

TEXTYLES

Textyles

Revue des lettres belges de langue française

5 | 1988

Lectures de Paul Willems

Warna ou le poids de la neige : un rêve d'ailleurs

Thérèse Deman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1714>

DOI : 10.4000/textyles.1714

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 1988

Pagination : 117-125

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Thérèse Deman, « *Warna ou le poids de la neige : un rêve d'ailleurs* », *Textyles* [En ligne], 5 | 1988, mis en ligne le 04 octobre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1714> ; DOI : 10.4000/textyles.1714

Tous droits réservés

WARNA OU LE POIDS DE LA NEIGE : UN REVE D'AILLEURS

Dire l'indicible, saisir l'insaisissable, telle est une des visées de l'écriture de Paul Willems. L'écrivain semble avoir la conviction que le paradis est en nous et autour de nous, et que c'est ici-bas qu'il faut le chercher. Le rêve, grâce auquel nous nous créons un monde irréel, est pour lui un moyen idéal de le découvrir, et c'est bien d'un tel voyage au-delà du réel qu'il s'agit dans *Warna*. Les personnages y sont confrontés au temps destructeur et à un monde en guerre auquel ils veulent échapper ; mais, selon qu'ils vivent au château ou à l'auberge, ils emprunteront pour ce faire des voies différentes et cependant semblables à bien des égards.

Warna s'est enfermée dans son rêve d'immobiliser le temps et de le réduire au seul moment de sa première rencontre avec Ernevelde. Elle conjure ainsi son angoisse devant la mort et la réalité changeante. Elle sait qu'Ernevelde ne l'aime plus et qu'il veut détruire son rêve ; c'est pour en conserver sinon l'objet, du moins l'idée, qu'elle fait tuer son amant et qu'elle se perd à jamais dans la folie. Ernevelde, figé comme une image dans le rêve de Warna, tente de fuir une dernière fois ce destin immobile en se tournant vers Marie. Il projette sur elle la même passion narcissique que Warna lui portait. Or son rêve s'écroule quand Marie le quitte et son destin se réalise malgré lui : il meurt au château sans avoir pu lui échapper. Malo, pour sa part, préfère une mort tronquée : l'immobilité du château plutôt que la mort inévitable que lui réserverait le monde extérieur. Seule possibilité de bonheur : saisir l'instant immobile dans l'amour. Mais Marie refuse cet idéal

et il meurt dans le lieu même où il croyait trouver la sécurité et le bonheur. Marie seule échappe à l'emprisonnement ; son départ et sa volonté d'affronter le monde tel qu'il est lui permettront de conduire jusqu'au bout son destin. Visius quant à lui préfère l'enfermement au château ; il propose trois moyens de conjurer l'attente et l'angoisse : rechercher le bonheur dans le figement des livres, faire vivre le rêve de *Warna* et le transformer en vision poétique pour faire rêver les autres habitants du château. Mais le rêve de *Warna* sera plus fort que les livres ou la poésie, et, sauf Marie, tous seront entraînés dans sa forclusion.

On n'oublie pas facilement les habitants du château parce qu'ils attirent sur eux l'attention du public, qui perçoit immédiatement et l'illusion qu'entretient soigneusement la Comtesse et la menace dont cette illusion est lourde ; le recours au rêve, ici, est un déni du réel. L'un ou l'autre triomphera-t-il ? Ou encore : qu'y a-t-il à gagner dans un tel désir d'absolu ? A perdre ? Ce sont les questions auxquelles, en définitive, il importe de répondre.

Il n'y a pas lieu cependant de négliger les personnages moins en vue qui habitent l'auberge ; c'est d'eux que nous parlerons d'abord, en nous efforçant de recomposer, à partir de chacun, tout le récit de *Warna*. Ces personnages ont souffert de la réalité qu'ils ont dû affronter. Ils viennent chercher refuge au château, qui représente pour eux le paradis où ils retrouveront la paix. Mais leur intrusion en ce lieu signifie aussi l'irruption du réel dans l'imaginaire, celle de la mort dans la vie protégée ; cette entrée consacrera l'interpénétration des deux mondes et conduira à leur union finale, accomplissement d'un processus de fusion qui est annoncé en quelque sorte par le parallélisme existant entre chaque personnage du château et un personnage de l'auberge, son double auquel il sera renvoyé à la fin de la pièce.

Cette scène finale, sorte d'« épiphanie de la mort », voit donc s'accomplir le rassemblement des êtres, et l'annulation de la dualité des lieux. Les personnages sont au bout de leur voyage ; pourtant, ont-ils dépassé les frontières de la mort ? où sont-ils ? C'est à ce moment sans doute que se donnent à voir, par bribes et de manière certes ambiguë, le résultat des quêtes et l'aboutissement des chemins.

Ceux qui ont souffert de la réalité : un rêve de mort

Marthe a connu toutes les souffrances. Elle a vu mourir les siens, mais ceci n'est que la continuation d'un malheur bien plus ancien : elle a aimé Ernevelde dans sa jeunesse et a été chassée du domaine des Sources par Warna pour cette raison. Depuis cet événement tragique, elle porte un deuil qui symbolise la perte de son désir de vivre et elle ne supporte plus d'entendre chanter. Elle est l'incarnation même de la mort qui guette sa proie, et le poids de la haine sur son cœur, « ce grand oiseau aux ailes de fer » (p. 96), ne s'envolera que quand les cloches auront sonné pour ses bourreaux : Warna et Ernevelde. Alors elle sera délivrée et pourra retrouver la légèreté des anges.

Et si elle ne peut les voir morts réellement, elle essaiera de les faire mourir par les mots, comme dans cette scène où elle oblige Warna à se regarder en face, lui montrant qu'elle se cache derrière l'illusion d'un amour indécent et qu'elle n'est plus qu'un spectre d'elle-même. Mais Warna, parce qu'elle est déjà une femme blessée, accueillera cette révélation « sans accuser le coup » (p. 130). Marthe ne retrouvera son sourire et son désir de vivre que quand Warna, à la fin de la pièce, fera elle-même tuer Ernevelde.

Marthe est aussi le double de Warna et le lui fait d'ailleurs remarquer (p. 132). De même, Warna la reconnaîtra comme telle à la fin de la pièce en l'appelant « Ma sœur » (p. 140). Toutes deux ont aimé le même homme et ont souffert de l'avoir perdu : toutes deux voudront sa mort et, quand Warna le fera assassiner, Martha viendra prendre place définitivement à côté de la Comtesse, son reflet. Soulagées, ces deux femmes pourront enfin accepter leur mort et s'entraider grâce au nouveau lien qui s'est établi entre elles.

Il est encore intéressant de rapprocher Marthe de Marie qui, curieusement, semble s'être dédoublée dans le second groupe en Anita et Marthe. Comme Marthe, Marie veut la mort de Warna et d'Ernevelde et, comme Marie au début de la pièce, Marthe refuse le jeu proposé par Warna en reniant son mensonge aussitôt après l'avoir prononcé : « - Tu mens. - Oui. » (p. 128). Et en Marthe et Anita rassemblées, Warna réalise son désir de posséder Marie qui, elle, lui avait échappé : Anita est une Marie accommodante qui aurait accepté de rester au château, tandis que Marthe garde le caractère récalcitrant de Marie, qui voulait mettre Warna en face de la réalité.

L'aubergiste est le seul personnage qui n'ait pas de nom. C'est l'âme noire par excellence. Il ne parle pas, il aboie, comme les chiens dehors, signes de mort. Il est l'homme le plus ancré dans la réalité matérielle. C'est lui qui tire profit de la guerre, et sa cupidité fait de lui un monstre de méchanceté quand on lui retire son avoir. Tous les crimes alors lui semblent permis pour étancher sa vengeance : dépossédé de son auberge, il veut tuer les gens du château pour y devenir maître à son tour. Cependant, son attachement au monde des apparences l'empêche d'accéder au pays du rêve. C'est pourquoi il sera vite chassé du château où il croyait pouvoir remplacer Ernevelde.

Ce personnage nous intéresse dans la mesure où il peut être considéré comme le soisie noirci d'Ernevelde. Tout d'abord, ils se ressemblent physiquement : ils ont tous les deux un gros ventre. Ensuite, un passage de la pièce (p. 101) voit Ernevelde déléguer ses pouvoirs à l'aubergiste et lui céder sa place aux côtés de Warna. On se rappellera par la même occasion que Marthe, le double de Warna, a aussi joué le rôle de la femme de l'aubergiste (cf. p. 20). Les couples, donc, s'identifient et sont interchangeables (Marthe a également été la maîtresse d'Ernevelde). Autre indice de l'identité de ces personnages : Gérard envoie l'aubergiste dans la forêt, qu'Ernevelde avait gagnée auparavant, et tuera Ernevelde ... en pensant que c'est l'aubergiste.

Ajoutons encore que ces deux hommes, comme Warna et Marthe, entretiennent des rapports de haine et de dualité. Comme Marthe, l'aubergiste mettra Ernevelde en face de la vérité : « Vous êtes un homme fini », lui dit-il (p. 101), et le forcera ainsi à se regarder tel qu'il est devenu.

Finalement, ces deux personnages connaîtront la même destinée : ils seront tous deux évacués du château : Ernevelde, parce qu'il veut échapper au rêve de Warna ; l'aubergiste, parce qu'il n'y a pas accès. Leur exclusion permettra donc la survie du rêve et le rejet total de la réalité, et surtout des personnages intéressés.

Gérard, comme Marthe, est rongé par une profonde douleur. La mort de son fils lui a fait perdre tout désir et il veut venger son enfant. La haine qu'il éprouve pour les assassins véritables, il la reporte sur des gens heureux qui, eux, ont pu conserver leur bonheur. C'est la raison pour laquelle il voudra briser le fantasme de Warna en lui révélant l'assassinat de Malo par Ernevelde. Warna lui fera cependant comprendre qu'ils portent en eux le même rêve qui les initie tous deux à une dépossession : la perte

d'un être cher. Leur vie s'est arrêtée à cet un instant où ils ont connu le bonheur dans la révélation de l'amour et où ils ont reçu un fragment de paradis qu'ils tentent de retenir : Warna porte en elle le souvenir de sa première rencontre avec Ernevelde, tandis que Gérard concentre tout son être autour du sourire divin de son enfant. Mais, au moment où Gérard a pu capter l'Ailleurs dans ce regard, son fils est mort devant lui, assassiné. Ce meurtre est une tragique représentation du deuil qu'il aurait dû faire de son enfant pour lui donner la vie : après l'avoir couvé et emprisonné dans son amour, comme Warna l'a fait avec Ernevelde, il aurait dû le « tuer » symboliquement pour lui permettre d'exister par lui-même et non pour l'Autre. Les assassins l'ont donc non seulement séparé de son fils, mais aussi empêché de réaliser cet acte nécessaire.

Pourtant, le rêve de Warna « devient de plus en plus honteux » alors que celui de Gérard « ne le décevra jamais » (p. 109) car lui, il a pu conserver l'amour de son enfant dans son souvenir, ce qui n'est pas le cas de Warna qui sent Ernevelde lui échapper de jour en jour. Gérard deviendra donc lui-même l'assassin d'Ernevelde : il permet ainsi à Warna d'éterniser son rêve d'amour et de posséder à son tour Ernevelde dans la mort.

Une autre interprétation du meurtre de Gérard reste cependant possible si l'on tient compte de la théorie du double. En effet, Gérard peut être considéré à la fois comme le père, le fils de Malo ou son sosie, qui serait venu prendre la revanche de l'enfant tué en assassinant le meurtrier. Malo, comme l'enfant de Gérard, est mort sans avoir connu les épreuves de la Vie. Comme Malo, Gérard se laisse enfermer dans le château de Warna et se met à attendre la fin. Quelle fin ? La mort d'Ernevelde ? Il en aura une première vision : l'empreinte du corps d'Ernevelde dans la neige ; et Visius, par une de ses citations, lui annoncera indirectement qu'il est désigné par le destin pour le tuer (p. 123, 124). Gérard l'assassinera finalement en croyant que c'est l'aubergiste, mais quelle différence puisqu'il s'agit du sosie d'Ernevelde ? En réalisant l'acte qui fera de lui un criminel, il retrouve le désir, mais meurt à notre monde pour entrer dans celui du rêve et de la folie.

Anita n'est plus qu'un cadavre vivant. Cet ange pur a connu toutes les violences des hommes en guerre qui ont effeuillé une à une les plumes de ses ailes. C'est pourquoi elle est « tombée du ciel ». Il lui reste cependant une seule plume en souvenir du

paradis perdu : son chant. Cette mélodie venue d'ailleurs associe une multitude d'objets hétéroclites. Entre les pièces de ce puzzle s'établit une correspondance au-delà des apparences, qui pourrait constituer le retour à l'unité du monde ordonné. Ces objets prennent place à l'intérieur d'une maison où « tout est livré » au temps destructeur et à la souffrance. Le château est pour elle un symbole de ce paradis : tout y est en ordre et il est comme oublié du temps et des hommes grâce au rêve de Warna qui l'a protégé des agressions extérieures. D'où l'émerveillement d'Anita quand elle s'y retrouvera enfin enfermée en sécurité.

Son chant lui donnera aussi une autre vision de l'au-delà : une rue divisée en un côté sombre, où c'est encore l'hiver, et un côté lumière, où c'est déjà le printemps. Elle sera du côté lumière et pourra voir les gens malheureux de l'autre côté, ce qui lui permettra, comme les dieux de Visius, d'évaluer la grandeur de son bonheur retrouvé (p. 127). Mais cette image exprime également l'idée d'un passage pour accéder au paradis. Un autre couplet de son chant, dans lequel il semble bien qu'elle nous décrive sa mort (p. 127), nous le montrera beaucoup mieux.

En effet, il faut passer par le temps de la mort pour retrouver la paix, et cela implique la perte de tout ce qui fait de nous des humains : l'amour et les larmes, qui nous lient irrémédiablement à la souffrance, ainsi que les pensées et la nature, qui nous font découvrir l'angoisse d'être plongé dans le mouvement. Dans son rêve de mort, Anita n'emportera que son sourire, seul élément qui nous révèle son appartenance à l'autre monde.

De même le château ne deviendra ce véritable lieu d'Harmonie que quand il aura connu, lui aussi, la purification de la neige qui abolit toute souffrance. Il sera donc livré au froid mortel de l'hiver et perdra tout pouvoir protecteur. Alors Anita prendra peur, elle voudra brûler les étapes et fuir l'immobilité du château. Mais pour aller vivre une autre vie, il lui faudra attendre le dégel et le retour du printemps qui la délivrera de ses blessures et lui permettra de croire à nouveau en l'avenir.

Anita est encore le double inversé de Marie. Comme elle, elle a été désirée par Ernevelde il y a cinq ans, avant que les attaques de l'homme ne lui fassent perdre sa beauté. Elle est ce que Marie aurait été si elle avait connu la souffrance. Elle réalise le retour de ce personnage manquant dans la pièce : Marie elle-même, revenue au château après avoir été mutilée par la vie. Ayant vécu tous ces malheurs, il est nécessaire pour elle de passer par cet état

d'immobilisme avant de repartir pour une nouvelle existence. Marie part, Anita vient la remplacer, mais derrière un autre visage, c'est la même âme qui revient.

Remi est le symbole de la pureté même. Il n'y a aucune haine, aucune violence en lui. Comme le chant d'Anita, son sourire révèle sa transcendance. Il est « réminiscence », c'est-à-dire que son sourire est porteur de la mémoire des divinités et du paradis perdus. Et la présence de ce demi-dieu au château rend concret l'espoir de retrouver le bonheur d'antan. Il tente de faire passer un message aux autres personnages de la pièce mais les hommes, en le mutilant, lui ont enlevé la parole, ce qui l'empêche de dire ce qu'il a à dire. N'émane plus de lui qu'une plainte lancinante : « J'ai si mal. Il ne fait pas bon ici ».

Lui aussi, il ne retrouvera la paix qu'en quittant le monde pour entrer dans le château des rêves de Warna. Il sera comme « transfiguré » (p. 117) et l'on remarquera peu à peu la chaleur qu'il dégage. Warna s'interrogera sur ses origines (p. 118) et Visius devinera l'ange qui se cache derrière ce visage (p. 131). Remi sera libéré de son aphasie au terme de l'histoire, quand il prononcera d'une voix claire et jeune une phrase simple : « Je n'ai plus mal. Tout est si beau ici ! » Cet aveu final consacre leur entrée définitive dans le monde invisible où seul le langage des dieux est possible, mais aussi la délivrance, la « rémission » à laquelle ils ont eu droit.

Remi, en retrouvant son paradis primitif, s'est « remis » et à travers lui renaît la Mémoire de tous les temps, celle que Visius recherchait dans les livres et en lui-même, et qu'il pourra maintenant regarder dans ce miroir vivant, ce « fils des dieux sur terre ».

La nuit obscure de l'âme et l'entrée dans la lumière

Pour échapper à leur condition d'êtres finis et aux menaces de l'extérieur, les personnages de *Warna* s'enfoncent dans le gouffre de leur nuit intérieure à la recherche de l'Eternité. Ils sont guidés par les signes qu'ils reçoivent de l'Ailleurs. Warna se souvient de sa première rencontre avec Ernevelde, Gérard, du sourire de son enfant, Visius, d'un chemin recouvert de neige, exempt de toute trace (p. 21). Ernevelde a une vision merveilleuse de Venise posée sur l'eau (p. 71), Marie est à l'écoute des bruits de l'extérieur qui l'appellent, et Malo et Visius connaissent le vertige de l'instant : Malo en regardant Marie endormie, Visius en

admirant le spectacle de la neige tombante. Quant au chant d'Anita et au sourire de Remi, ils offrent des reflets du paradis.

Tous se laissent peu à peu glisser dans leur rêve de dépasser les frontières de l'existence et, encerclés par le désir, ils reçoivent alors d'autres signes plus funestes du Néant : un hibou blanc, un silence de jade, cette pureté glacée dans l'air et enfin l'hiver, ce « visiteur silencieux » (p. 61), qui vient tout couvrir du poids de sa neige.

Une fois leur destin accepté, ils connaissent le passage de la mort symbolique qui se fait « entre la lune et le soleil » (p. 84), et la nuit interminable de leur errance prend fin. Ils entrent dans la Lumière éternelle.

Tout nous laisse croire, dans cette finale, que les personnages de *Warna* ont atteint quelque chose de surnaturel : la lumière étincelante, la neige devenue légère et pure, la statue de la neige resplendissante, sont autant de signes de la divinité retrouvée. Ils ont accompli, pour l'auteur et pour nous-mêmes, ce voyage au-delà de la mort et ils ont retrouvé leur état d'anges célestes.

Mais ce dépassement des limites a entraîné leur perte dans le sens où ils ne peuvent plus revenir à notre monde. C'est sans doute pourquoi Paul Willems considère cette scène finale, pourtant merveilleuse, comme « une sorte d'épiphanie de la mort ».

Cependant, tout n'est pas fini pour eux. De la mort naît la vie, à l'hiver succède le printemps. Ils voient s'ouvrir devant eux une nouvelle vie, semblable à celle qu'ils ont vécue autrefois, dans un monde qui n'est autre ... que le nôtre.

Il y a donc une certaine ambiguïté dans la signification de cette fin particulière. Voudrait-elle dire que les deux mondes s'interpénètrent et que ceux qui ont retrouvé la paix après la mort continuent à vivre au milieu de nous de la même vie qu'autrefois ? Ou, comme l'affirme Paul Willems, que le paradis est ici, non ailleurs, et que c'est ici même que nous connaissons le bonheur, quand nous aurons pu voir, derrière les apparences de l'univers, l'Harmonie et la Divinité qui s'y cachent ? Alors, ce serait un

grand message d'espoir qu'il nous livrerait dans *Warna*. Ses personnages seraient dès lors « réellement » des anges descendus du ciel, au même titre que le Christ dans la religion chrétienne, pour endosser la souffrance des hommes et leur montrer le chemin ... de la vraie vie.

Thérèse Deman
Université Catholique de Louvain